

Ce numéro contient : 1^o Une gravure hors texte remmargée : LE GALANT CAVALIER, par Franz Hals;
2^o Le 2^e fascicule du roman de M. Gaston Leroux : LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE;
3^o Quatre pages non brochées : PORTRAIT DE SULLY PRUDHOMME et FUNÉRAILLES DU C^t PROVOST.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 14 SEPTEMBRE 1907

65^e Année. — N^o 3368.



La reine.

Sa tante Ranazindrazana,

Le musicien Rassambo.

UNE RENCONTRE EN EXIL

La reine Ranavaloa retrouvant, à l'Exposition coloniale, un ancien musicien de son palais de Tananarive.

Voir l'article, page 180.

COURRIER DE PARIS



Après la conversation que j'avais eue avec lui la semaine dernière, je ne pensais pas, je l'avoue, revoir le Grincheux avant au moins trois semaines. C'est le temps qu'il met généralement entre ses visites ; aussi fus-je assez surpris quand il fit hier irruption dans mon cabinet au moment où j'allais commencer ce courrier.

— Ah bien, m'écriai-je aussitôt, je ne suis pas fâché que vous veniez recevoir les reproches que je vous réservais ! J'espère que vous m'en faites avoir, des ennuis !

— Lesquels ? demanda-t-il avec ingénuité.

— J'ai — vous le savez ? — la faiblesse de rapporter parfois aux lecteurs de *L'Illustration*, tels quels, et sans y rien changer, vos propos véhéments dont la franchise et la saveur m'amusement...

— Bien bon.

— ... quand ils ne m'agacent pas. Car, à vous trop fréquenter, je sens que je deviendrais Grincheux moi-même, et je m'en défends.

— Oui, fit-il en amertume, je n'ignore pas que vous me bafouez dans vos chroniques. Allez, allez !

— Or, il arrive que, l'autre jour, vous avez eu un mot aigre-doux à l'adresse de gens du monde qui se sont costumés sur une de nos plus brillantes plages bretonnes... Et voilà que j'ai reçu des lettres assez vives où l'on m'attrape et m'injurie presque, ensemblant croire que c'est moi qui ai parlé ! On me rend responsable de vos intransigeances et de vos étroitesse. C'est fort désagréable. Aussi suis-je fermement résolu à vous lâcher et à proclamer, une fois pour toutes : « Le Grincheux c'est le Grincheux. Ses boutades ne regardent que lui ! » Et j'ai donné votre adresse à ceux qui me l'ont demandée. Vous allez peut-être recevoir des témoins ?

— Ils trouveront à qui danser. Mais je dois vous avertir que je ne me bats qu'en costume ! Perruque de ville, faux nez à volonté.

— Avez-vous au moins, pour votre justification, quelque chose de sérieux que je puisse répéter à ces baigneurs justement courroucés ? « Hé quoi ? protestent-ils, quel mal avons-nous fait en prenant, pour nous divertir, des formes nouvelles, ingénieusement appropriées à nos natures, à nos goûts, à notre valeur morale ? Votre éternel et sot mécontent (c'est de vous qu'ils parlent, mon frère) éprouve, dit-il, quelque gêne à nous voir nous réjouir « pendant qu'on se bat au Maroc ! » Le beau crime ! Faut-il donc lui apprendre que ces deux genres de distraction n'ont rien de commun ? Plus d'un parmi nous, d'ailleurs, a fourni ses preuves de bravoure avant Casablanca ; et tous, si nous nous étions trouvés en même aventure guerrière que ceux de là-bas, nous eussions, hommes et femmes, fait aussi bien le coup de feu du Consulat, sur la terrasse ! »

— Je ne dis pas le contraire, répondit le Grincheux avec un calme pincé, mais ce n'est point la question. Il est indiscutable qu'il n'y a rien de répréhensible pour une femme du plus grand monde, fût-elle descendue de Jupiter par la cuisse, à se déshabiller en salade ! Il suffit de la choisir, pour éviter les plaisanteries vinaigrées dans le genre de celle que se permit un de mes amis, à qui un bon manteau vénitien de mari contait à l'avance avec fierté que sa femme serait « en chicorée », et qui lui répliqua au nez : « Mais pas sauvage ! » Non. Je le vocifère pour qu'il n'y ait aucun doute sur la pureté de mes intentions : Bostonner sous les traits d'une laitue, même

braisée, ou sous les frisons d'une escarole, n'entache en rien l'honneur d'une dame. Cette incartade légumière ne lui retire nullement, par la suite, le droit de marcher dans la vie la feuille haute. On ne réclame d'elle que du tact. Il est bien clair que, si, par ces temps de tracasserie religieuse, elle jetait, pour un cotillon, son dévolu sur une « barbe-de-capucin », cela paraîtrait avec raison d'une déplorable irrévérence, quoique, je le répète, sa réputation n'en fût pas écornée le moins du monde. Pareillement un noble, eût-il de père en fils, depuis Bouvines, remis Philippe-Auguste en selle, ne déroge pas et ne fait point pleurer ses aïeux pour incarner un apache ou se parer des plumes d'un quelconque volatile. Ils en ont vu bien d'autres, du paradis, les ancêtres ! Et puis l'homme est un animal très libre de son corps, à qui, par instants, il pèse d'avoir été façonné à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il éprouve, en humilité, le besoin de faire, certains jours et surtout certaines nuits, la bête. Ces innocentes et passagères métamorphoses lui sont permises, et tout costume est bon, hors le costume ennuyeux. Chacun a licence de se déguiser comme il le mérite. On a le droit, du moment que l'on est chez soi, entre amis et jolies connaissances, de se livrer aux plus étincelantes fantaisies de son imagination, et s'il plaisait, demain, à des châteaux émousillés de paganisme de donner dans leur parc, au clair de lune, un bal de verdure où la peau de nymphe et les pieds fourchus d'ægipan seraient seuls de rigueur, je n'y verrais, pour ma part, absolument rien à redire.

— Alors ? Je ne comprends plus !

Du geste il me rassura.

— J'y arrive. Ce qui est abusif, prétentieux, d'une incommensurable et ridicule vanité, ce n'est pas de le faire... C'EST DE LE DIRE ! de vouloir qu'on le sache et que la France ne l'ignore ! C'est de s'en vanter comme d'une action d'éclat, d'envoyer aux écotiers de salons la liste complète et payante des muletiers, des perroquets, des Velasquez « descendus de leur cadre », des pêcheurs napolitains, mignons Henri III et autres « collants » !... Ce qui me fait voir rouge et vert, c'est l'état d'âme, en 1907, de la maîtresse de la maison qui rédige à l'avance son petit palmarès pour les Carnets mondains en songeant : « Halte-là ! Est-ce que je n'ai pas oublié la vieille duchesse en Psyché ? » Et c'est aussi la mentalité de la baronne qui se précipite le lendemain matin, haletante, sur le journal : « Voyons ? Voyons ? » Ah ! Reconnu dans l'assistance : baronne de Sainte-Ampoule en artichaut... J'y suis ! Voilà ce qui me donne une décomposition du sang. Et puis, chut ! Plus un mot là-dessus ! C'est pour une toute autre chose et d'une extrême gravité que je suis revenu faire du bruit chez vous.

— Pourquoi donc ?

Prenant, avant de me répondre, un air énigmatique, il sortit de ses poches un canif, une paire de ciseaux, un grattoir et un poinçon.

— Vous voyez bien ces instruments ? me dit-il. Désormais ce sont mes outils de travail au musée du Louvre. Nous avons déjà l'assassin amateur, le cambrioleur amateur, le policier amateur, j'inaugure le vandale amateur. Vous en saurez, d'ici cinq minutes, la raison. Cette idée m'est venue à la suite de la « reprise », malheureusement pas assez perdue, que vient de faire dans un tableau d'Ingres cette jeune ouvrière sans ouvrage, qui pourrait chanter sur l'air des *Noces de Jeanette* : « Cours, mon aiguille, dans la toile ! » Certes, je blâme son geste, mais je suis enchanté qu'elle l'ait eu. Il faut que plusieurs tableaux encore soient ainsi perforés par des mains dites criminelles pour que l'on adopte enfin la seule mesure, LA SEULE !! capable d'empêcher le retour de

pareils actes et que ne cessent de réclamer depuis des années les honnêtes gens soucieux du salut des œuvres d'art. Et, cette mesure, c'est : L'ÉTABLISSEMENT DES TOURNIQUETS. Sans prétendre davantage à un stupide point d'honneur qui nous a jusqu'ici retenus, sans chercher à être plus délicats et plus socialement généreux que toutes les autres nations, nous ferons payer pour visiter nos musées. Mon Dieu oui, nous ferons payer les étrangers, et même les Français ! Cela nous permettra d'enrichir un peu nos salles, d'y placer, comme dans les galeries des autres pays, des banquettes, des chaises et des fauteuils qui procurent à l'admirateur le plaisir de contempler à son aise la belle chose qu'il est souvent venu voir de bien loin. Et où serait le dommage, si les pègres ne pouvaient plus venir que le dimanche chauffer leur vermine, l'hiver, à la salle, Lacaze, et goûter l'été, près des lions ailés de Korsabad, la fraîcheur des tombeaux ? En quoi est-il nécessaire, pour le bon renom artistique de la France, que le Rouquin du Sébasto ou le Chérub du Point-du-Jour aient les moyens de se rincer la prune, à l'œil, en semaine, devant les « dragées de la Couronne » ou les « mômesses » nues de Rubens ? L'ami du peuple, rentier à bedon, m'objecte : « Mais, monsieur ! les bons ouvriers ! » — Les bons ouvriers travaillent pendant la semaine, mon cher monsieur. Si l'envie leur vient, comme on dit, d'exercer « leur droit à la beauté », ils peuvent s'offrir ça le dimanche. Les ouvriers qui pourraient traîner leurs blouses dans les musées en semaine sont ceux des grèves et de la bombe, ceux qui ne travaillent pas, les mauvais ouvriers. Ils ne m'intéressent pas. C'est le bon sens. Il faut des tourniquets en semaine et un nombre de gardiens plus grand le dimanche. En attendant, et comme on ne doit pas laisser se refroidir le courant pendant qu'il est chaud, ayant acquis la conviction qu'il n'y a plus que deux ou trois grands coups à porter pour obtenir les bienheureux tourniquets, j'ai résolu, moi, le Grincheux, de les frapper. Je me dévoue pour cette sainte cause. Je suis venu vous prévenir pour que vous puissiez, la chose accomplie, fournir le témoignage du mobile sacré auquel j'ai uniquement obéi

— Plaisantez-vous ?

— Je suis sérieux comme un gardien.

— Qu'allez-vous donc faire ?

— Crever. Quatre ou cinq toiles. Une par jour comme M. de G'ardin. Rassurez-vous ? Je choisirai. N'ayant d'autre but que de les préserver à jamais, je n'ai point l'idée d'estafilier la *Joconde* ni de « tirer la barbe » de Charles I^{er}. (Rien qu'à prononcer ces mots en badinant, j'ai la chair de poule.) Non. Je vais endommager légèrement et avec adresse les toiles douteuses — il y en a un petit lot — les « tiare » peintes. Sur la masse du public l'effet sera le même. Les pouvoirs, je l'espère, prendront le parti de s'ébranler et l'on installera les tourniquets. Tant que l'on ne s'y sera pas décidé, je récidiverai. J'ai aussi déjà commandé de grandes affiches où j'engage vivement tous les domestiques sans place, les inventeurs éconduits, les génies méconnus, les « petites mains » oisives à se rendre au Louvre et à piquer, au hasard, dans certaines salles, les « devants de cheminée » que je leur indique, pour sortir aussitôt d'embarras et attirer sur eux la bienveillance des philanthropes. Au revoir. Vous entendrez sous peu parler de moi.

Il me tourna le dos, et, comme il s'éloignait, un petit marteau tomba de sa poche. Il le ramassa en souriant : « Ça, c'est pour la sculpture. Pour faire la cueillette des nez et des orteils »

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA MORT DE SULLY PRUDHOMME

Voir le portrait, page 181 (feuille non brochée).

Les lettres françaises viennent de perdre en Sully Prudhomme un de leurs maîtres les plus glorieux. Le 6 septembre, vers 4 heures du soir, l'illustre poète, pris d'une syncope, a expiré entre les bras de sa sœur, M^{me} Gerbault, et de son neveu, le dessinateur Henri Gerbault, à l'âge de soixante-huit ans.

C'est à Chatenay, près de Sceaux, qu'il s'est éteint doucement, dans cette retraite rustique où, depuis tant d'années, le retenait l'état précaire de sa santé. Il y aura bientôt six mois, le 23 mars, il avait eu, on s'en souvient, la suprême joie d'y recevoir un groupe d'amis venus pour fêter ses noces d'argent académiques en lui offrant une plaquette commémorative gravée à son effigie par Chaplain. *L'Illustration* reproduisit alors une de ses dernières photographies, le représentant dans la voiturette de malade, attelée d'un âne docile, qui lui servait à faire, hors de son étroit cottage, quelques promenades à travers la campagne et les bois voisins ; il n'avait pas craint d'affronter l'objectif en cet équipage de paralytique, et l'expression légèrement narquoise dont s'atténuait la gravité douloureuse de son visage disait éloquentement à quel degré de résignation atteignait sa vaillance philosophique. Résigné à la souffrance, Sully Prudhomme l'était aussi à l'isolement où elle le condamnait, — isolement relatif, car la consigne prudente qui gardait sa porte fléchissait toujours devant les vieilles amitiés fidèles.

Naguère, un brillant chroniqueur, terrassé, comme lui, par un mal inexorable, disparaissait, suivant l'expression consacrée, de la scène parisienne pour s'exiler dans une retraite de banlieue. Demeuré causeur plein de verve entre deux crises aiguës, présumé capable de rendre encore des services, il eut d'assez fréquentes visites. Or, un jour, vers le terme de ce long exil qu'il savait ne devoir s'achever qu'avec sa vie, un de ses visiteurs ayant pesamment appuyé sur une corde sensible : « Ah ! cher maître, on ne vous oublie pas ! » — « Parbleu ! je le vois bien, répliqua le chroniqueur, cédant à l'habitude professionnelle du mot de la fin, voilà dix ans que j'ai du monde à mon enterrement. »

L'ermite de Chatenay aurait pu, à l'occasion, s'approprier cette boutade ; mais son esprit était d'essence plus rare, de qualité plus raffinée. Jamais on n'y sentit percer la moindre pointe d'aigreur ou de sarcasme chagrin, et, quand une apparence d'amertume altérait son sourire, c'est qu'une invincible contraction de sa lèvre trahissait la violence de la souffrance physique, malgré son constant effort pour la dominer.

Ce sourire, cet effort, attestaient une extrême bonté alliée à une grande fermeté d'âme. S'étant imposé à lui-même une sévère discipline intellectuelle et morale, il pratiquait envers autrui l'indulgence et la tolérance des forts ; descendant des sommets de la pensée, son séjour de prédilection, il se penchait volontiers sur l'humble humanité, et chez lui la simplicité, la modestie des façons n'étaient pas les feintes habiles d'un orgueil dédaigneux : la sincérité en faisait tout le prix. Calme et méditatif, non pas impassible ; profondément ému non seulement par les aspects de la nature, mais aussi par les troubles mystères du monde intérieur, son imagination s'envolait vers l'idéal ; les besoins de son intelligence et de sa conscience l'emportaient vers les régions supérieures de la philosophie, à la recherche de la vérité. Cette recherche, il la poursuivait passionnément avec la rigueur, la précision de la science mathématique dont il avait poussé l'étude assez loin, s'étant préparé à l'Ecole polytechnique. Peut-être le conduisait-elle au doute, mais ce doute était au bénéfice de sa foi spiritualiste. Dans ses actes comme dans ses idées, la raison et le sentiment allaient de pair, sans se heurter, se conciliaient humainement.

En essayant d'esquisser la physionomie et le caractère de l'homme, on se trouve avoir du même coup défini les traits originaux du poète, tant l'un et l'autre s'associent étroitement, confondus en une admirable unité. Les scrupules de sa conscience toujours vigilante, Sully Prudhomme, en effet, les applique à ses conceptions poétiques ; son souci de l'équilibre et de l'harmonie s'y affirme par l'exacte expression de l'idée, la justesse de la note, le soin méticuleux apporté au rythme et à la pureté de la forme impeccable. Et ainsi naissent ces œuvres si sobres et si substantielles, si robustes et si délicates, d'une matière si solide et si précieuse, d'une émotion si discrète et si pénétrante, où le cœur vibre d'une musique exquise parmi les appels impérieux de la raison austère, où se reflète sincèrement l'âme à la fois mélancolique et forte d'un de nos penseurs les plus hauts et les plus nobles, — ces œuvres, modèles achevés de notre meilleure littérature, fondements impérissables sur lesquels s'est élevée la renommée universelle de Sully Prudhomme : *Stances et Poèmes*, son recueil de début, contenant le « Vase brisé », devenu presque populaire ; *les Epreuves*, *les Solitudes* ; la traduction en vers du premier livre de Lucrèce, *la Nature des choses* ; *les Destinées*, *les Vaines tendresses*, *la Justice*, *le Prisme*, *le Bonheur*.

Quant à sa biographie, elle peut se résumer brièvement. C'est sa jeunesse malade et laborieuse, son admission à l'Académie française, à l'âge de quarante-deux ans (fils d'un négociant, il était né à Paris en 1839), son élévation au grade de grand officier

de la Légion d'honneur et aux fonctions de membre du Conseil de l'ordre ; c'est, en 1901, couronnant sa belle carrière, le prix Nobel, dont il attribua une large part à la fondation d'un prix annuel de poésie.

Lors de son entrée à l'Académie, où il fut élu le 8 décembre 1881, au fauteuil de Duvergier de Hauranne, et reçu, le 23 mars 1882, par Maxime Du Camp, déjà sa moisson était faite, ses gerbes d'or engrangées ; il ne consacra plus guère qu'à de hautes spéculations philosophiques les heures de répit, de plus en plus rares, que lui laissaient les progrès lents mais sûrs de l'incurable maladie, attendant avec la sérénité d'un sage et d'un martyr la mort libératrice.

EDMOND FRANK.

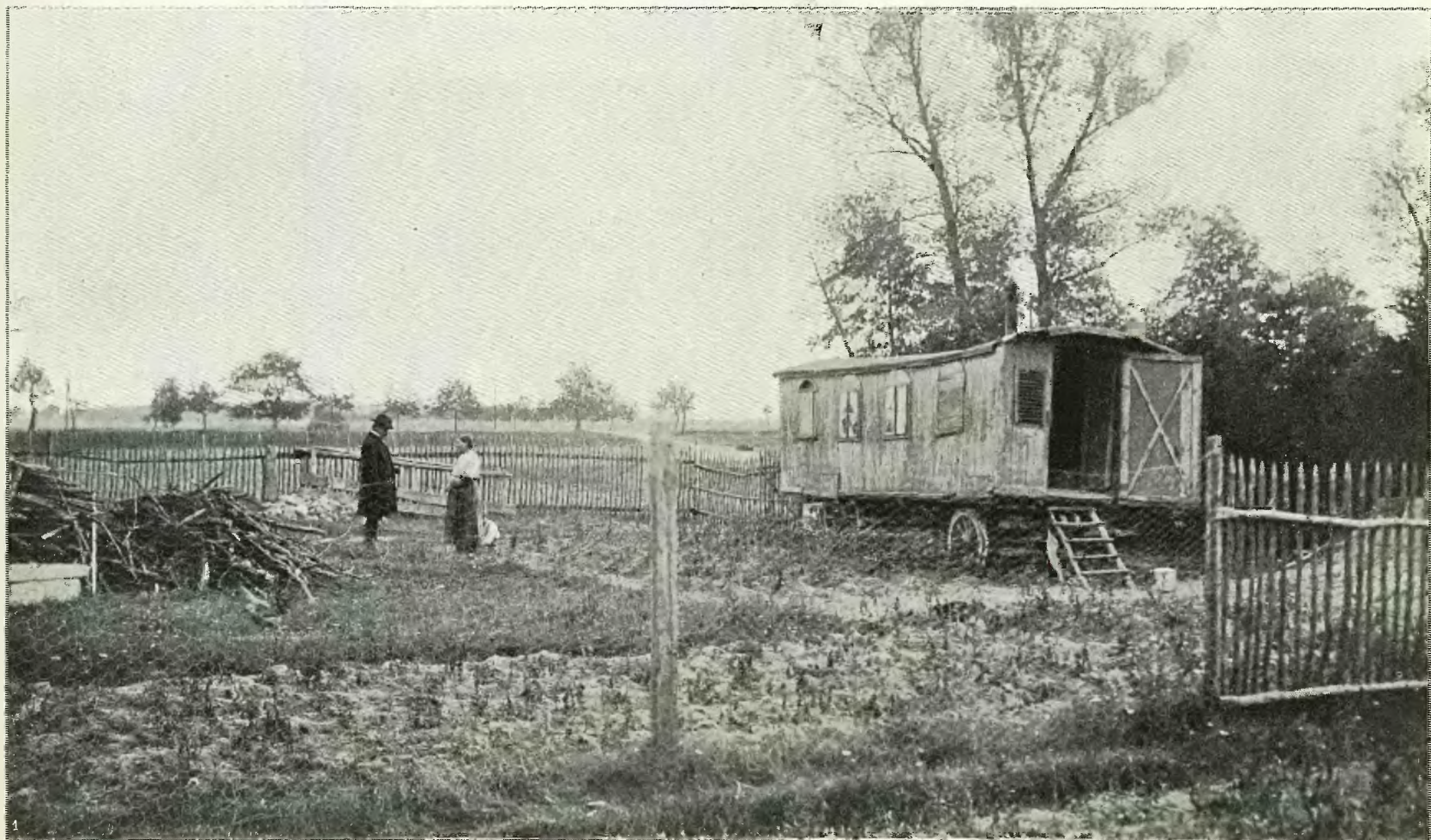
LA PRUSSE CONTRE LA POLOGNE

La « vache à Gambon », la bonne bête laitière qu'un adversaire énergique du gouvernement de Napoléon III laissa vendre, plutôt que de consentir à payer sa part de contributions, fut un moment célèbre, à la fin du second Empire. Les Polonais font, en ce moment, une popularité tout aussi bruyante au « chariot de Drzymata ».

L'aventure de cet homme n'est qu'un épisode du duel implacable engagé entre le gouvernement allemand et la Pologne, dont nous avons eu occasion de parler déjà.

Drzymata, paysan des environs du bourg de Rakoniewice, achetait récemment une pièce de terre de trois arpents et se mettait en demeure d'y édifier une chaumière. Mais l'administration, armée d'une loi de circonstance, intervint et défendit à ce propriétaire de bâtir.

Désireux, cependant, d'occuper le terrain sans doute très péniblement acquis, Drzymata eut recours à un amusant expédient : il se procura une roulotte qui, en somme, a fort bonne figure, et l'installa dans son champ, clos d'une palissade, au bord de l'eau, à l'ombre des arbres. Il y vit avec les siens, aussi heureux, probablement, que sous des lambris moins précaires. Et, du coup, il est devenu célèbre ; les journalistes se dérangent pour l'aller interviewer ; les photographes reproduisent à l'envi sa maison roulante. Comme jadis Gambon, il symbolise la résistance à la tyrannie. C'est une victime. Et un grand journal allemand, la *Kölnische Volkszeitung*, parlant de cette voiture déjà légendaire en Pologne, et émettant l'espoir que *L'Illustration* voudrait bien reproduire la roulotte de Drzymata, disait que cette publication ferait dans le monde un effet tel « que cent journaux pangermanistes, avec dix mille articles », ne le pourraient détruire... Voilà le chariot publié. Attendons l'effet !



La persécution en Pologne allemande : la maison roulante du paysan Drzymata, à Rakoniewice.



A SAINT-PÉTERSBOURG. — Inauguration de l'église élevée à l'endroit où fut assassiné Alexandre II : le tsar Nicolas II et l'impératrice, des cierges à la main, marchent en tête de la procession, faisant le tour de l'édifice. — *Phot. Chusseau-Flaviens.*

Le tsar et l'impératrice ont inauguré, le 1^{er} septembre, à Saint-Petersbourg, l'église élevée à l'endroit où fut assassiné, en 1881, Alexandre II. Les souverains vinrent de Péterhof par la Néva, sillonnée en tous sens par des embarcations chargées de policiers. Cette visite impériale n'avait pas été annoncée, et l'arrivée des deux chaloupes qui amenaient Nicolas II, l'impératrice et leur suite, eût passé presque inaperçue des promeneurs des quais si les ponts n'avaient été barrés et gardés sévèrement. La foule avait également été éloignée de l'endroit où débarqua le cortège, près de l'église.

La construction de cette église n'a pas demandé moins de vingt ans de travail. Elle a coûté 12 millions et demi. De pur style russe, couronnée de coupes multicolores, ses toits relevés d'or, elle est d'une somptuosité extrême. L'intérieur en est tout revêtu de mosaïques et d'émaux, encadrant des peintures signées des artistes les plus fameux de la Russie. Mais le spectacle le plus impressionnant qu'on y voit, c'est, sous un baldaquin de malachite et de pierres de l'Oural, l'emplacement même où tomba le tsar libérateur : un carré de terre nue, marbré de taches brunes.

M. Vallot. Sa fille, M^{me} Namur.

La trentième ascension du Mont-Blanc par M. Vallot : la caravane à l'observatoire du sommet. — Photographie de M. Gaumont.

UNE CARAVANE AU MONT-BLANC

Dans l'article, d'une si exacte documentation, qu'il consacrait récemment à l'*Ascension du Mont-Blanc* (n° du 20 juillet dernier), notre collaborateur Fernand Honoré a parlé assez longuement de l'observatoire de M. Joseph Vallot, « audacieusement campé sur le rocher des Bosses ». Il a retracé son histoire et décrit son installation, indiqué, enfin, le grand intérêt scientifique des travaux qui y sont poursuivis. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est

que M. Vallot vient de faire, là-haut, sa trentième ascension ; qu'en cette circonstance il avait réuni autour de lui toute une caravane d'intimes ; que le voyage a pris un charmant caractère de fête familiale, de jubilé, et qu'enfin on nous en rapporte de pittoresques clichés.

L'expédition se composait de M. Joseph Vallot ; de sa fille, M^{me} Paul-Franz Namur, qui faisait sa reconquête, et de son gendre, M. Namur, qui atteignait pour la troisième fois le sommet ; de M. A. Vallot ; de l'ingénieur L. Gaumont, directeur de la maison de photographie bien connue, et de son fils, qui cinématographièrent les phases les plus difficiles du voyage ; d'une alpiniste anglaise, miss Tucker, de MM. Catherine et Lecarme, plus quinze guides et porteurs. Tout ce monde arriva, sans accident, à l'observatoire. Là, M. L. Gaumont, au nom des amis et des admirateurs de M. Joseph Vallot, lui remit un objet d'art, en mémoire de cette ascension. Dans une allo-



Le gendre et la fille de M. Vallot (M. et M^{me} Namur), en tenue d'ascension, photographiés par M. Gaumont.



La caravane sur le glacier. — Phot. Gaumont.

cution affectueuse, il fit l'éloge de son esprit d'entreprise, de sa bravoure, de son désintéressement, et reudit les services rendus à la science par ce mécène, qui est en même temps un studieux.

Le côté pittoresque des photographies que nous reproduisons est donné par l'accoutrement étrange des ascensionnistes, par le bizarre maquillage qu'ils ont dû s'imposer, et qui donne surtout à M^{me} Namur, Parisienne à la physionomie très fine, à la silhouette élégante, une allure bien inattendue de Laponne ou d'Esquimaude.

Pour affronter les neiges des sommets, les glaciers où le soleil se reverbère en rayons blessants, les alpinistes doivent, en effet, non seulement arborer les énormes et disgracieuses lunettes que les chauffeurs ont popularisées, mais encore prendre la précaution de se noircir entièrement le visage à l'aide de bouchons brûlés, et se faire ainsi des masques de purs charbonniers. L'alternative serait cruelle pour une coquette invétérée. Elle est pourtant inéluctable. M^{me} Namur, comme ses compagnons, s'y est soumise, d'ailleurs, de la meilleure grâce du monde et ne fera que sourire, en se revoyant sous cet aspect insolite, visage noir, mollets serrés dans des bandes de drap, taille engoncée dans une épaisse pelure : c'est l'équipage nécessaire de quiconque veut affronter la température glaciale des hautes altitudes.

M^{me} Namur (la même que ci-contre) photographiée en toilette de soirée dans les ateliers Reutlinger.



LES SEULS PARLEMENTAIRES MAROCAINS

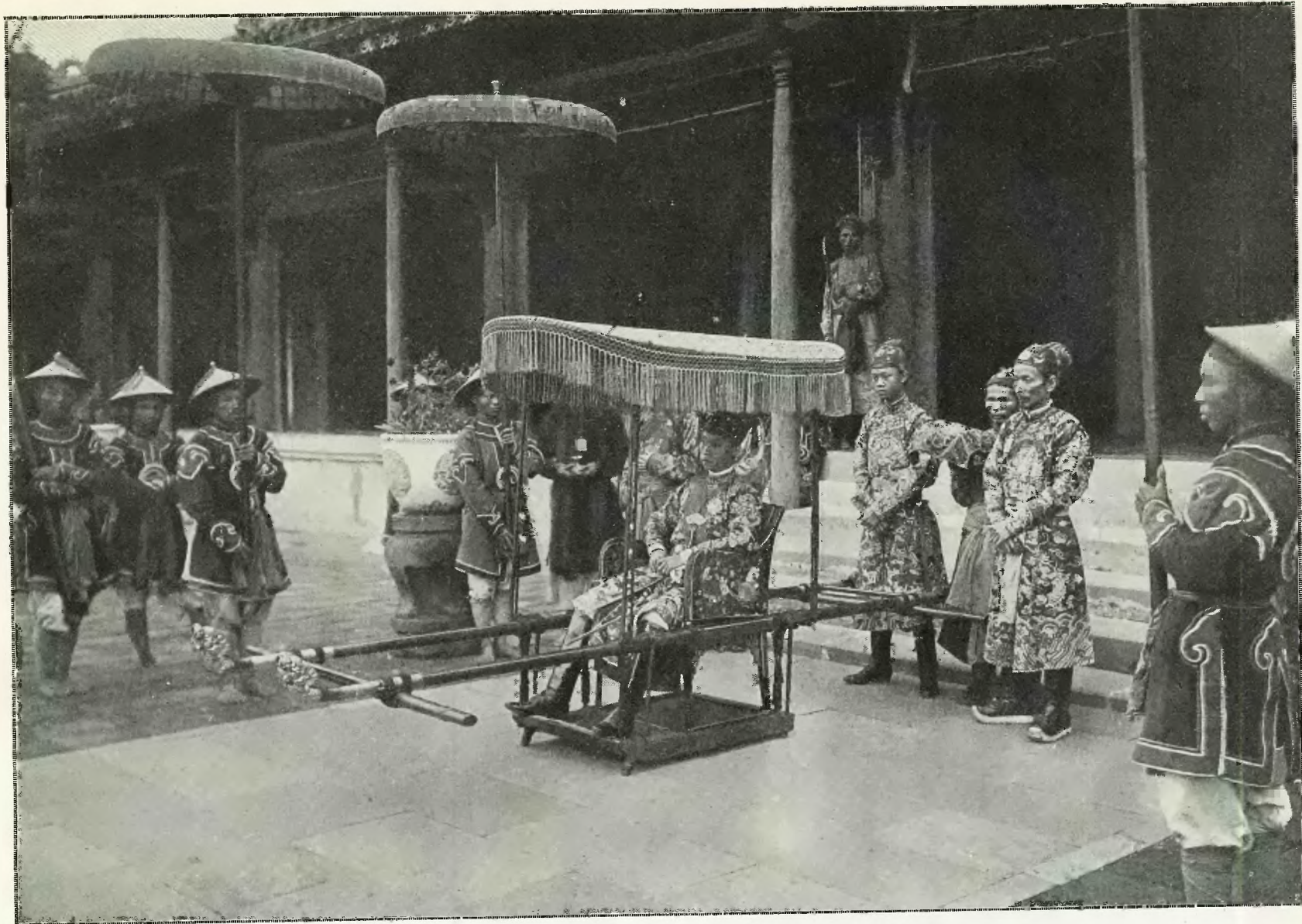
Photographie d'un



QUI SE PRÉSENTENT A NOTRE CAMP DE CASABLANCA

nos correspondants. — Reproduction interdite.

On attendait, à la fin de la semaine dernière, à Casablanca, des négociateurs marocains. Ils ne sont pas venus. On ne voit se présenter à nos avant-postes que quelques transfuges en guenilles qui se sont fait un drapeau blanc d'un lambeau de leur chemise. Ils arrivent par petits groupes et, interrogés par nos officiers, leur fournissent des renseignements, peu précis d'ailleurs, sur les positions, les effectifs et les projets des tribus combattantes. Puis ils vont grossir la masse des miséreux errant dans la ville.



L'ancien roi d'Annam, qui vient d'être déposé et interné, Than-Taï, dans sa chaise de gala.

UN NOUVEAU ROI EN ANNAM

On a dû interner, il y a quelques semaines, Than-Taï, roi d'Annam, qu'à la mort soudaine du roi Dong-Khan, nous avions nous-mêmes placé sur le trône, et qui, depuis quelques années, s'y conduisait en vrai tyranneau de Bas-Empire, sournois, cruel, vicieux. Le jeu des tableaux vivants, auquel il se divertissait parfois, composant, devant l'objectif, avec quelques-unes de ses femmes, dépourvues des riches costumes de cour, et affublées de disgracieux caleçons, des groupes extraordinaires, ce jeu n'était que le plus inoffensif de ses divertissements. Les malheureuses compagnes de sa vie, au palais, ses femmes, ses danseuses, devaient se soumettre aux caprices les plus fous, tantôt badigeonnées de fards, peinturlurées de risible façon, tantôt frappées, blessées, d'aucunes parfois mises à mort.

C'est son second fils, un enfant de huit ans, qui lui succède. L'Annam va donc avoir de nouveau une régence, et être administré, sous le haut contrôle du résident supérieur de France à Hué, par un conseil de vieillards.



Le nouveau roi.

La famille royale d'Annam.



Un des divertissements les plus innocents de Than-Taï : les tableaux vivants.



A Akureyri : la population écoutant une allocution du roi Frédéric VIII.

LE ROI DE DANEMARK EN ISLANDE

L'Islande est possession danoise, et ce, depuis le quatorzième siècle. Mais, depuis 1874, elle a une autonomie assez complète et jouit d'un parlement minuscule, composé de deux Chambres, l'une de quatorze, l'autre de vingt-six membres, qui siègent tous les deux ans. Or, ce n'est pas encore le bonheur complet, et, se plaignant des lenteurs que subit la solution des diverses questions intéressant l'île, soumises forcément à la sanction royale,

certains Islandais songeaient à conquérir l'indépendance absolue.

Décidé déjà à améliorer, par des réformes constitutionnelles, la situation de la colonie, le roi Frédéric VIII a fait mieux encore : accompagné de son fils le prince Harald, du premier ministre M. Christensen et des membres d'une délégation parlementaire danoise, il vient de se rendre en Islande, pour porter lui-même à la population les expressions de sa bienveillance. Il était à prévoir qu'avec cette bonne grâce qui est la sienne, et dont les Parisiens n'ont pas perdu le souvenir, il arriverait à reconquérir les mécontents. C'est ce qui s'est produit.

Le roi a reçu à Reikjavik, la capitale de l'île, et aux divers points où il s'est arrêté, un accueil des plus cordiaux. Son voyage a aplani bien des difficultés.

Nos gravures le montrent à Akureyri, petite ville de huit cents âmes, à l'extrême nord de l'île, où la visite royale a produit une grande sensation, parmi cette population de pêcheurs. Et c'est peut-être le cas de répéter ici qu'il ne se passe rien d'intéressant et de pittoresque au monde sans qu'un correspondant de *L'Illustration* y assiste, puisqu'il s'est trouvé là, dans ce petit port de la lointaine Islande, un photographe pour prendre à notre intention ces clichés.



Visite du souverain de Danemark à ses sujets d'Islande.

Le souverain passant sous l'arc de triomphe élevé près du port, à son arrivée à Akureyri. — Photographies de notre correspondant Jon. J. Dahlmann.

NOTRE ROMAN

Le jeune reporter, héros du récit de M. Gaston Leroux, le Mystère de la Chambre Jaune, cessera la semaine prochaine de porter le surnom de Joseph Boitabille, sous lequel nos lecteurs le connaissent depuis huit jours.

Un autre journaliste, M. Garmont, revendique en effet, pour lui seul, ce pseudonyme de Boitabille, qui lui appartient, affirme-t-il, depuis au moins quinze ans et « sous lequel il est connu dans le journalisme entier ».

Pour éviter toute discussion à cet égard, en même temps que toute confusion, M. Gaston Leroux désignera désormais son héros, le célèbre rédacteur de l'Epoque, sous cet autre nom que ses intimes lui donnaient souvent et qui définissait merveilleusement cet infatigable globe-trotter : Rouletabille !

LIVRES NOUVEAUX

Histoire.

Quels furent, après la Révolution, les destinées des régicides ? Combien, parmi ces audacieux justiciers qui avaient renversé une royauté de dix siècles et inauguré une nouvelle ère du monde, demeurèrent égaux à eux-mêmes ? Quelle opinion leurs contemporains eurent-ils d'eux ? Que pensèrent-ils eux-mêmes de leur œuvre ? Quelle fut leur attitude devant le despotisme impérial d'abord et la persécution royaliste ensuite ? Où sont les martyrs et où sont les apôtats ? Autant d'interrogations que notre esprit s'impose chaque fois que notre pensée évoque les gestes et les discours de ces grands premiers rôles des années les plus tragiques de notre histoire. A ces questions, M. Eugène Welvert répond longuement avec méthode dans ses *Lendemains révolutionnaires* (l'Anacréon de la guillotine ; un septembriseur qui lit Virgile ; la Conversion d'Isnard ; l'Aventure de Tallien, etc.), et les quatorze études de ce livre (Calmann-Lévy, 7 fr. 50) donneront satisfaction à beaucoup de nos curiosités.

Le Préfet du Consulat, auquel M. Etienne Dejean, directeur de nos Archives nationales vient de consacrer une substantielle étude (Flon, 7 fr. 50), c'est Jacques-Claude Beugnot, d'abord organisateur des préfectures au ministère de l'Intérieur, puis préfet de la Seine-Inférieure et conseiller d'Etat. On connaît les *Mémoires* si curieux de ce personnage qui, dans « sa tête de mouton rêveur » — le mot est de Vitrolles — avait tout l'esprit qu'il faut pour compromettre une carrière politique. Son esprit, trop aiguisé, trop cruellement satirique, nuisit en effet aux destinées politiques du comte Beugnot ; mais il ne diminua en rien ses hautes capacités d'administrateur, et M. Etienne Dejean a eu raison — en s'aidant des papiers légués aux Archives par le petit-fils du comte Beugnot — de nous faire apprécier, sous son véritable aspect, cet homme d'Etat dont les actes, au moins autant que les mots, méritent d'être retenus.

D'autres ouvrages seront goûtés par ceux qui demandent à l'histoire l'attrait sérieux de substantielles et fructueuses lectures. Ce sont : *Anne Comnène, témoin des croisades*, et *Agnès de France* (Perrin, 3 fr. 50), deux princesses d'Orient du douzième siècle biographiées par M. Louis du Sommerard ; *le Tiers Etat et les Privilèges* (Perrin, 3 fr. 50), par M. E. Hocquart de Turtot, une claire et savante étude qui est une bonne contribution à l'histoire du droit français ; *Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini*, récit d'une substitution (Dargaud, 5 fr.), par M. Maurice Vitrac ; *la Rue à Paille pendant la Révolution* (Picard), une précieuse étude de la petite ville de province pendant les années jacobines, par M. René Fage ; les très vivants *Souvenirs de ma vie militaire*, (1792-1822), du commandant Vivien, publiés, d'après le manuscrit original, par le commandant E. Martin (Hachette, 3 fr. 50) ; *Mémoires d'anonymes et d'inconnus* (1814-1850), par M. Paul Giniesty, qui exhume de curieux documents et retrouve, pour intéresser son public, la séduisante manière du comte d'Hérissou ; *Témoins de jours passés*, des études critiques, de M. Etienne Lamy, très riches, naturellement, en érudition et en pensée, sur les mémoires historiques récemment parus (Calmann Lévy, 3 fr. 50) ; enfin, les *Der-*

nières *Années de l'ambassade en Allemagne* de M. de Gontaut-Biron (1874-1877), par M. André Dreux, qui donne ainsi une suite nécessaire aux mémoires inachevés de M. de Gontaut, publiés l'année dernière.

Romans.

Deux bons livres : *L'Âme limousine*, de M. Jean Nesmy, et *les Sources claires*, de M^{me} Marguerite d'Escola, inaugurent la collection des écrivains régionaux « les Pays de France », dont un éditeur bien avisé vient d'entreprendre la publication (Lib. nationale, chaq. vol., 2 fr.). Avec ces premiers volumes, un programme nous est communiqué, une sorte de manifeste qui doit être lu et auquel nous empruntons ces lignes : « Nous offrons aux écrivains régionalistes, c'est-à-dire à ceux dont le souci constant a été d'exprimer l'âme de leur race et de leur pays, les moyens d'atteindre le grand public, et nous désirons aussi permettre au grand public d'entrer en contact direct avec des auteurs qui, jusqu'ici, ont travaillé dans le cercle restreint de leur milieu et de leur région. » On ne saurait mieux promettre, et il nous paraît certain — M. Joseph Ageorges étant le très avisé et très consciencieux directeur de la publication — que ces promesses seront tenues. Aussi ne chicanerons-nous point trop sur la composition évidemment hâtive de la liste des écrivains régionaux dont on nous offre le concours. Il n'est pas douteux que cette liste sera complétée et que les omissions de certains noms particulièrement chers aux régionalistes, ne peuvent, dès à présent, être tenues pour des exclusions. Mais peut-être eût-il mieux valu tout de même ne pas dresser cette liste des talents provinciaux et s'en tenir aux déclarations du programme. Cela dit, il nous faut louer sans réserve M. J. Ageorges, d'avoir aussi bien réussi ses débuts d'éditeur. Après qu'on aura lu les délicieux récits où vague *L'Âme limousine* et que, dans la fraîche vallée des *Sources claires*, on aura rencontré une autre âme charmante, l'âme du pays du Couserans, l'âme de Madeleine, on voudra, bien sûr, continuer ce tourisme intellectuel parmi les sites et les mentalités trop peu connus de notre France provinciale.

Divers.

Mentionnons : *la Lutte contre l'alcoolisme* (Lib. Asselin et Houzau, 3 fr.), par MM. le docteur L. Viaud et H.-A. Vassier, synthèse de deux mémoires récompensés par l'Académie des sciences morales et politiques, préface de M. Emile Cheysson, de l'Institut ; *Mille et un Secrets d'ateliers*, (Robbe, Lille, 4 fr.), recettes et procédés nouveaux et pratiques à l'usage des horlogers, bijoutiers, graveurs, opticiens, etc., par M. Marcel Bourdais ; enfin le *Manuel de l'arbre*, publié par le Touring-Club qui a entrepris la tâche laborieuse de conserver à nos montagnes leurs parures nécessaires de pelouses et de forêts, et la nouvelle édition du précieux *Guide français* publié par la maison Michelin.

LES THÉÂTRES

L'Opéra, où les représentations n'ont jamais été plus brillantes que cette année — MM. Gailhard et Gheusi veulent être regrettés — offrait dimanche une soirée gratuite à la population parisienne. On donnait *Sigurd*, d'Ernest Reyer, avec une remarquable interprétation. M^{lle} Marthe Chenal, dans le rôle de Brunehilde, a obtenu, devant ce public vibrant, un triple succès, par sa beauté, son jeu et sa voix d'un timbre merveilleusement pur. M. Gresse a fait bisser l'éclatant : « Peuple, fais retentir les airs... » MM. Affre (Sigurd) et Carbelly (Gunther). M^{lle} Demougeot (Hilda), complétaient un excellent ensemble. — Mardi a eu lieu la cinquantième représentation d'*Ariane*, de Massenet.

La Comédie-Française a ouvert la saison, mardi dernier, avec une brillante comédie de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi, *Chacun sa vie*. Il y a, dans *Chacun sa vie*, une thèse, très captivante, sur le divorce, considéré à la fois aux points de vue du bonheur individuel et de la morale chrétienne. Assurément, les idées soutenues par MM. Gustave Guiches et Gheusi ne seront pas adoptées par tous sans réserve. Mais on reconnaît qu'elles sont exprimées sous une forme bien séduisante, en un langage adroit où la sobriété élégante le dispute à l'éloquente bonhomie. Elles ont, ainsi, inspiré à leurs auteurs de belles et fortes scènes que nos lecteurs seront heu-

reux de trouver dans le prochain numéro de *L'Illustration*. L'œuvre a été interprétée à merveille, notamment par MM. de Féraudy et Duflos, dans les rôles de Desclos et de Jacques d'Arvant, et par M^{mes} Sorel et Piérat, dans ceux d'Henriette Desclos et de Pauline Clermain.

Dimanche dernier, au théâtre de la Nature de Champigny, par un temps superbe et — si l'on ose dire — devant une salle comble, Bayard, la pièce héroïque de M^{me} J. de Wills, a été interprétée avec un bel entrain et un grand luxe de figuration. Le public s'est intéressé aux honnêtes amours du Chevalier sans peur et de la dame de Fruzazques ; il a applaudi les harangues, rythmées en vers sonores, du preux à ses troupes et s'est quelque peu attendri à la scène d'amour et à la scène de mort. Les verdure, doucement frémisantes, le soleil franc qui dorait les armes, le ciel bleu de roi — un ciel d'Italie — ajoutaient au décor, à la figuration, leur superbe réalité. On était vraiment à Rebecq, dans le Milanais, et l'illusion ne se fût point dissipée, pendant les quatre actes très attentivement écoutés, sans les fâcheuses et trop modernes sonneries de clairons d'une fanfare locale. On a beaucoup aimé la voix, le geste et la belle allure de M. Henry Perrin, qui nous a donné une physionomie, très personnelle, de Bayard. M. Godeau a été adroitement sobre dans son rôle de traître grand seigneur, et M. Olin parfaitement noble sous l'aspect du vénérable Fruzazques. M^{mes} Charlotte Orzy, Adrienne Beer, Louise Lacotte, ont fait de séduisantes Milanaises. Quant à M^{me} Louise Herval (Blanche de Fruzazques), elle fut, à souhait, vibrante et jolie, et, dans les rochers, dans les verdure, sa silhouette hautaine et svelte passa comme un enchantement.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

EXPÉRIENCES SUR LE TRAVAIL À L'AIR COMPRIMÉ.

Actuellement, le travail à l'air comprimé, dans les boucliers et dans les caissons, ne se fait pas à une pression supérieure à trois atmosphères.

Cependant, bien souvent on doit dépasser une profondeur de 30 mètres ; mais on a encore des craintes relatives aux accidents de décompression auxquels seraient exposés les ouvriers, et alors on préfère subir des rentrées d'eau, et l'évacuer par la pompe.

Cependant, bien souvent les scaphandriers descendent jusqu'à 60 mètres, c'est-à-dire subissent des pressions de six atmosphères, sans avoir à en souffrir, à la condition de faire des plongées courtes, et de remonter très lentement.

Deux médecins anglais, MM. Hill et Greenwood, ont expérimenté sur eux-mêmes pour savoir dans quelles limites et dans quelles conditions peut se faire le travail à l'air comprimé ; et ils affirment qu'ils ont pu, sans le moindre inconvénient, sans même la moindre névralgie, travailler avec une pression de 7 kilos, correspondant à une profondeur de 64 mètres.

Mais la précaution indispensable que comporte le travail à cette pression est la longue durée de la décompression, qui ne doit pas durer moins de deux heures un quart, et la nécessité, pour le travailleur, de mouvoir constamment ses membres,

afin de faciliter l'élimination des gaz dissous dans le sang.

Bien entendu, il ne faut pas abandonner la précaution du réchauffage artificiel, pour lutter contre le froid produit par la détente de l'air.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE DES SOURCIERS.

En même temps que certains constructeurs essayent de combiner un appareil scientifique apte à révéler la présence d'une nappe d'eau souterraine, les géologues allemands étudient de nouveau la possibilité de découvrir les sources au moyen d'une simple baguette. La chose ne doit point nous étonner, car de nombreux savants, parmi lesquels Boussingault, Chevreul et Babinet, s'occupèrent jadis de la question, et ils admirent que la baguette peut être mise en mouvement par des actions musculaires inconscientes provoquées par l'imagination.

Le docteur Heim paraît aujourd'hui du même avis ; et, dans une communication récente à la Société des sciences de Zurich, il déclarait que le succès des recherches dépend, non pas de l'instrument, mais de l'opérateur.

Le savant allemand a remarqué qu'entre les mains des sourciers de son pays, la baguette s'abaisse à l'approche de l'eau, tandis qu'elle se relève quand elle est tenue par des sourciers français. Il croit pouvoir expliquer cette différence par l'éducation donnée aux opérateurs.

D'autre part, il a observé des cas d'indications très exactes fournies par des sourciers absolument ignorants et inexpérimentés, et il en conclut à l'existence, chez certains individus, d'une impressionnabilité particulière, analogue à celle que l'on remarque chez les chevaux des steppes qui éventent l'eau à plusieurs kilomètres de distance. Cette interprétation se rapproche de celle de M. Franzius, conseiller d'administration, qui admet la possibilité d'une action physiologique exercée par l'eau en vertu d'une sorte de radioactivité.

Enfin, le docteur Heim ne saurait rien affirmer sur l'aptitude des sourciers à indiquer le degré de profondeur de la nappe rencontrée. Par contre, après avoir longtemps cru que ces spécialistes peuvent sentir seulement l'eau courante, il a constaté qu'ils devinent aussi la présence de l'eau dormante, à condition d'être amenés brusquement au-dessus de la nappe.

Ces observations sembleraient confirmer que la proximité d'une nappe souterraine peut s'annoncer par des phénomènes perceptibles ; c'est la seule contribution qu'elles apportent à l'étude d'un problème curieux.

LES BELLES FAMILLES.

Un de nos lecteurs de Parthenay (Deux-Sèvres), se rappelant une information parue ici, il y a quelques semaines (n° du 8 juin dernier), sur les « cinq générations du château de Lavaud-Bousquet », nous adresse une nouvelle photographie de belle famille. Et cette famille n'est autre que la sienne propre.

Ici aussi, il y a cinq générations ; mais la trisaïeule n'a que quatre-vingt-deux ans et neuf mois. La bisaïeule — belle-mère de notre correspondant M. E. Cordier — a soixante-six ans. M. E. Cordier lui-même, qui est arrière-grand-oncle, a seulement quarante-cinq ans.

« Notre famille, écrit-il, présente une



M^{me} Fiemeyer, 27 ans, et ses enfants : Jean, 6 a. 1/2, Suzanne, 2 mois, Madeleine, 5 a.
M^{me} Rainaud, trisaïeule, 82 ans, 9 mois.
M^{me} Girard, bisaïeule, 66 ans.
M^{me} Tranchant, grand-mère, 47 ans.

Cinq générations : la famille Rainaud-Girard, de Parthenay. — Phot. Cordier.

autre particularité : M^{me} Cordier, ma femme, a vingt-quatre ans de moins que sa sœur, cinq ans de moins que sa nièce. Si bien que son petit-neveu — l'auteur de la cinquième génération — est lieutenant au 114^e de ligne. Cela amène d'amusants imbroglios : on prend mon neveu pour mon beau-frère et mon beau-frère pour mon beau-père. C'est un véritable casse-tête pour les personnes qui ne connaissent pas parfaitement la filiation de notre famille. »

LE BILLARD OVALE

Il nous faut revenir sur la question du billard ovale, qui a, décidément, fait quelque bruit, pour donner ici, après les révélations de divers amateurs sur le peu de nouveauté de l'invention, l'opinion des spécialistes.

Notre confrère *le Billard français* était tout qualifié pour nous faire connaître cette opinion. Il a reproduit notre information, et, d'accord en cela avec les correspondants dont nous enregistrons, la semaine dernière, les communications, il démontre, surabondamment, que le billard ovale ne date pas précisément d'hier.

Les archives d'une des plus anciennes manufactures françaises de billards — actuellement la maison Briotet — ont révélé à notre confrère que, sous Louis XIV — déjà ! — on a construit, chez nous, des billards ronds et ovales. La tentative n'eut pas de succès.

Mais l'idée fut reprise, au dix-neuvième siècle, par plusieurs constructeurs. On a signalé au *Billard français* l'existence, naguère encore, de « tables ovales » à Châteaudun — celle-ci mentionnée par nous — et à Châlons-sur-Marne. Notre confrère conclut : « Il est donc certain que le billard ovale n'est ni une invention récente, ni une invention anglaise. » Ces deux points sont, en effet, irréfutablement acquis. Et, pas plus que M. G. Fontenay, l'auteur de l'article que nous citons, nous ne sommes surpris « qu'on ne commence à attribuer de la valeur à une invention française qu'au moment où elle nous revient revêtue du sceau étranger ».

Ce qui intéressera beaucoup les amateurs de billard, c'est l'opinion très autorisée du professeur Salmon, recueillie par notre confrère. En voici le passage saillant :

« On a donné au billard des formes octogones, hexagones, carrées, rondes ou ovales. Cette dernière forme se rapprochant le plus du rectangle, le billard ovale a été l'objet de quelques tentatives sans succès, parce que cette forme ne permet pas de renouveler un coup avec une certitude suffisante, si petit que soit le déplacement du point du choc de la bille à la bande, ce qui, au contraire, est facilement exécutable sur une table rectangulaire.

« La forme rectangulaire a donné naissance à ces familles de figures de jeu ou de coups qui se répètent continuellement et forment ; au contraire, la forme ovale détruit une grande partie de ces coups.

« Le billard ovale, c'est le billard mutilé, c'est la Vénus de Milo.

« Supprimer les quatre angles droits et les quatre côtés qui ne sont pas égaux, c'est méconnaître la science et l'art de ce jeu. Toute la science du jeu de billard est renfermée dans ces rectangles, c'est-à-dire dans ses quatre angles droits et ses quatre côtés qui ne sont pas égaux entre eux ; voilà tout le secret de la forme du vrai billard, tel qu'il a été créé, puisqu'à son origine tout le jeu de billard reposait sur les rapports des angles, — les effets n'étant pas encore connus alors.

« Aujourd'hui, le billard devient de plus en plus compliqué, mais il repose toujours sur le rapport des angles.

« Malgré la nouvelle science du billard développée par les théories mécaniques, je considère toujours qu'un billard, comme dans toute science dont l'application est un art, si la théorie conserve plus que jamais son importance, l'expérience est le meilleur critérium. Aussi la justesse du coup d'œil, la précision avec laquelle le bras obéit à la volonté pour donner l'impulsion, tout ce qui constitue l'adresse, la dextérité, en un mot le facteur personnel tout à fait indépendant de considérations d'ordre général, est en dehors des principes et est capable de modifier les résultats.

« Ce qui fera toujours la supériorité du billard rectangulaire, c'est son histoire, son passé, toutes ses gloires, tous ses héros ; c'est la science qu'il évoque, les travaux qu'il a inspirés, les écoles qu'il a formées. Malgré son antériorité, le billard ovale n'a

rien produit, c'est pourquoi il a disparu, il ne peut prétendre au succès, à l'heure où les parties sont plus scientifiques que jamais. »

LA PIPE CATALYTIQUE.

Un nouveau modèle de pipe vient d'être imaginé par M. Jeantet-David, qui a la prétention d'être beaucoup plus hygiénique que les pipes actuellement offertes aux fumeurs. C'est une pipe qui détruit une grande partie de la nicotine contenue dans la fumée de tabac. On obtient ce résultat en doublant l'intérieur de la pipe d'un segment de cylindre en charbon de corne imprégné de chlorure de platine palladié passé à la flamme réductrice pour réduire les sels métalliques. Au cours de la combustion du tabac, il se forme de l'aldéhyde formique qui diminue la toxicité de la fumée, comme l'ont montré M. Schloesing et d'autres. Cette formation est beaucoup plus intense dans la pipe catalytique. Les substances catalytiques contribuent à transformer la nicotine en un dérivé non nuisible et à volatiliser les parties acides de la fumée par une oxydation intense : elles provoquent des oxydations profondes, bien connues depuis Berzélius, de façon indéfinie, sans changer de composition et sans voir fléchir leur pouvoir.

Il se forme donc de la formaldéhyde, et celle-ci annule en grande partie les propriétés toxiques de la nicotine. En effet, la même dose de nicotine qui tue un cobaye ne tue pas un autre cobaye quand on l'injecte additionnée de formol. Elle est neutralisée par ce dernier produit.

C'est cette neutralisation qui fait l'avantage de la pipe catalytique, — qui actuellement se trouve dans le commerce sous le nom de pipe Antidote. Grâce à la chaleur qui augmente le pouvoir spécial des substances catalytiques, la fumée qui sort par le tuyau de la pipe Antidote renferme une proportion plus faible de nicotine.

On a analysé la fumée de deux pipes, l'une catalytique, l'autre ordinaire, brûlant le même poids du même tabac, et voici ce que l'analyse a montré : tandis que la fumée de la pipe ordinaire renferme, pour 100 grammes de tabac brûlé, de 0,020 à 0,050 de formol, et de 0,400 à 0,600 de nicotine, celle de la pipe Antidote contient de 0,200 à 0,360 de formol, et de 0,100 à 0,180 de nicotine. La fumée de la pipe Antidote renferme donc le tiers ou le quart seulement de la nicotine de la fumée de pipe ordinaire. Souhaitons que, l'invention étant perfectionnée encore, on parvienne à supprimer complètement la nicotine et que les fumeurs de pipe puissent, dès lors, s'adonner à leur vice dans des conditions tout à fait hygiéniques.

REQUINS CONTRE BALEINES.

Le cargo-boat anglais *Amelia* traversait récemment l'Atlantique, par beau temps, quand, un jour, vers 6 heures du soir, l'homme de vigie signala tout à coup, en avant, une agitation singulière de la mer ;



Les incendies d'Anvers pendant la grève des dockers : l'entrepôt des bois en flammes. — Phot. Bastyns.

l'Amelia s'approcha, et l'on s'aperçut alors, non sans stupéfaction, que cette agitation était produite par quatre baleines et deux requins qui se livraient un combat terrible. Les énormes bêtes bondissaient, plongeant, soulevant des vagues de plusieurs mètres, et découvrant parfois leurs flancs, labourés de profondes blessures. L'équipage put notamment apercevoir un instant, sur le flanc d'une des baleines, une large entaille qu'on eût dite faite par une scie géante, et par laquelle le sang coulait abondamment, sans, d'ailleurs, que le puissant mammifère songeât à abandonner la lutte.

Les adversaires semblaient, du reste, se soucier fort peu de la présence du navire, qui dut stopper, à diverses reprises, pour éviter de heurter ces monstres. Finalement, le capitaine se décida à contourner le champ de bataille, et continua sa route.

Aussi longtemps que la nuit tombante permit à l'équipage de *l'Amelia* d'observer l'horizon, la bataille continua, féroce, couvrant la mer, sur des centaines de mètres carrés, d'écume rouge.

On n'avait pas encore signalé, croyons-nous, dans les annales maritimes, un aussi fantastique combat.

LES INCENDIES D'ANVERS

Comme nous achevions de préparer notre dernier numéro, nous arrivait la nouvelle des incendies criminellement allumés sur divers points de la ville d'Anvers par les dockers en grève. Nous n'avons pu que la mentionner.

L'un surtout, de ces incendies, a eu, des conséquences désastreuses : c'est celui qui a détruit l'entrepôt des bois au « polder Ferdinand ». On ne peut évaluer encore exactement les pertes matérielles qu'il a déterminées.

Il avait été préparé avec une habileté raffinée, et les incendiaires, en mettant le feu, avaient eu bien soin de se préoccuper de la direction du vent qui devait aider à leur œuvre de destruction.

Pour maîtriser cet épouvantable foyer, il a fallu recourir aux services des sapeurs du génie et des pompiers de Gand et de Bruxelles, et ce n'est qu'après des heures et des heures de travail qu'ils sont parvenus à noyer les décombres.

Toute la nuit, la population entière d'Anvers a assisté à leur lutte acharnée contre le fléau. Le spectacle donnait une impression vraiment grandiose. Les pompes lançaient sur la fournaise où flambaient l'une après l'autre les piles de planches et de madriers de véritables trombes d'eau. Une épaisse vapeur, des fumées lourdes, que le reflet du brasier teintaient de pourpre vive, montaient dans le ciel en volutes sans cesse renaissantes. Les bois résineux accumulés au polder Ferdinand donnaient aux flammes un aliment excellent. On ne put à peu près rien sauver de tout cet amas, représentant, au bas mot, une valeur d'une dizaine de millions. Ce n'est que vers midi, le 5 septembre, le second jour de l'incendie,

qu'on put se rendre maître du feu. Ou plutôt il s'éteignit faute d'aliments. Nombre de maisons avoisinant l'entrepôt, asiles de pauvres ouvriers pour la plupart, avaient été détruites.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« LE GALANT CAVALIER »
d'après le tableau de Franz Hals.

Il y eut d'aussi grands portraitistes que Franz Hals. Certains descendirent plus profondément dans l'intimité de leur modèle, pénétrèrent mieux le secret des âmes et ont laissé des effigies plus émouvantes par la vie mystérieuse du regard, le sourire désenchanté des lèvres. Aucun du moins ne le surpasse, si même il l'égale, en virtuosité. Les belles chairs fraîches, volutées comme des fruits mûrs ; les épidermes clairs des saines races du Nord, sous lesquels le sang circule abondant, mais sans fièvre ; les soyeux pourpoints, les falbalas et les vertugados ; les chevelures ardentes où des pierres scintillent comme des étoiles sous un nuage ; les lourds manteaux de velours, taillés de crevés, brodés d'or, constellés de perles ; les belles armes à la garde ciselée, niellée, incrustée ; les dentelles précieuses encadrant les cols puissants ou les nerveux poignets, n'ont jamais trouvé un peintre qui les interprêtât de plus triomphante manière, avec plus de désinvolture, ose-t-on dire, et plus de sûreté. La perfection même de cette facture, près de laquelle toute autre paraît pâle et incertaine, déconcerte en même temps qu'elle enchante.

Voyez ce *Galant Cavalier*, de la galerie Richard Wallace, à Londres, que notre supplément traduit en fac-similé d'aquintaine avec un tel fini qu'on y peut juger encore des qualités de métier de l'original. N'apparaît-il point comme le type même de l'homme heureux, satisfait de lui-même et de la vie ? Il a — la brève légende écrite sur la toile nous l'apprend — vingt-six ans pas tout à fait sonnés. L'œil sémillant, goguenard un peu, la moustache conquérante, le feutre en bataille sur une tête bouclée, le teint éclatant de santé, le masque entier illuminé d'un sourire satisfait, une bonne lame sous le bras gauche, de soie et d'or vêtu, parfumé d'ambre, et fat, peut-être, tout juste autant qu'il faut pour ne pas déplaire, c'est le beau seigneur qui, dans son sillage, fait se retourner les têtes des femmes charmées, des hommes jaloux un peu, et que les filles, attirées au pas de son cheval derrière leurs petites vitres quadrillées de plomb, suivent de loin quand il passe, bien en selle et le poing sur la hanche. Ni le vieux Dürer, ni un Amberger, ni un Clouet n'eussent été des peintres pour ce jouvenceau trop bien vivant, trop gai, et seul ce charmant prodigieux que fut Hals pouvait immortaliser, avec cette verve, tant de prospérité et de contentement de soi.

UNE RENCONTRE EN EXIL

(Voir notre gravure de première page.)

La reine Ranavalona n'a pas voulu quitter Paris pour regagner sa résidence d'Algérie sans avoir visité l'Exposition coloniale de Nogent-sur-Marne. Accompagnée de sa tante, de sa nièce et de M^{me} Delpu, elle s'y rendit samedi dernier. Naturellement, M. Dybowski, le commissaire général, et M. Prudhomme, ancien directeur de l'Agriculture à Tananarive, empressés à la recevoir, la conduisirent tout d'abord au pavillon de Madagascar. La couleur locale du décor, les produits, les plantes, les parfums de sa terre natale donnèrent à l'ex-souveraine exilée l'illusion d'un retour au pays, surtout lorsqu'elle vit se dresser devant elle un orchestre de musiciens malgaches qui la saluaient d'une aubade et dont elle reconnut plusieurs, comme ayant appartenu, sous son règne, au personnel du palais. Leur doyen, Rassambo, âgé de cinquante-cinq ans, se détachant du groupe, lui adressa un *kabary* ou compliment de bienvenue ; elle remercia brièvement, très émue, puis, pendant quelques instants, s'entretint familièrement avec ses compatriotes, dans sa langue maternelle. Des airs de « là-bas », joués sur la *valiah*, sorte de violon primitif, éveillèrent chez la petite reine déchu des souvenirs attendris : l'éclat de ses yeux se voila d'une buée fugitive ; mais bientôt elle se ressaisit, et ce fut un visage rasséréné que, de la meilleure grâce du monde, elle offrit à l'objectif du photographe de *L'Illustration*.

NOS OFFICIERS AU MAROC

Dans l'engagement du 1^{er} septembre, en avant de Casablanca, le capitaine d'artil-



Le capitaine Massenet. — Phot. Bron, Nantes.



Le commandant Provost. — Phot. Ladrey. (Prise en 1906, quand il était encore capitaine.)

lerie Massenet avait été blessé, à côté d'une de ses pièces, par une balle qui, pénétrant par derrière, se partagea sur l'omoplate et ressortit, en avant de l'épaule, en deux endroits. L'intrepide officier resta pourtant à son poste jusqu'au moment où il perdit connaissance. Sa blessure est heureusement en voie de guérison. Mais le 3, nous avions à enregistrer la perte de deux officiers : le commandant Provost, de la légion étrangère, tué d'une balle en pleine poitrine, et le lieutenant indigène Bénizza, des tirailleurs algériens. Nous publions ici le portrait du commandant Provost, et, dans une autre partie du journal, d'impressionnantes photographies de ses funérailles.

Le commandant Jean-Marie-Alexis Provost, précédemment capitaine adjudant-major au 2^e étranger, était passé, cette année, au 1^{er}, en garnison à Sidi-Bel-Abbès, avec le grade de chef de bataillon. Il était né à Nevers en 1860 et était entré dans l'armée à vingt ans. Il était sous-lieutenant quatre ans plus tard, lieutenant en 1888, capitaine en 1895. En 1900, il avait été décoré de la Légion d'honneur. On a publié de lui des lettres qui révèlent un grand cœur.

LE RECORD DE L'ATLANTIQUE

Le record du temps, pour la traversée de l'Atlantique, avait été, un moment, détenu par l'Angleterre, dont le paquebot le plus rapide, la *Lucania*, avait fait en 1893 le trajet Queenstown-New-York en 5 jours 14 heures 35 minutes. Puis le paquebot allemand, le *Deutschland*, avait battu ce temps en faisant, en 5 jours 7 heures 38 minutes, le

trajet New-York-Plymouth. La Compagnie Cunard a cherché à reprendre l'avantage et compte pour cela sur son nouveau paquebot monstre à turbines, la *Lusitania*.

Ce navire, accomplissant son premier voyage, est parti samedi de Liverpool pour New-York, alors que le paquebot *Kronprinzessin Cecilie*, construit par les Allemands pour soutenir la lutte, avait quitté mercredi Southampton à destination de New-York également. Une lutte ardente, et suivie avec passion en Angleterre comme en Allemagne, est engagée entre les deux paquebots. Il s'agit de savoir lequel des deux pays, lequel de Liverpool ou de Hambourg, gardera le record de la vitesse.

LE PRÉSIDENT DU LIBÉRIA

L'honorable Arthur Barclay, président de la république nègre de Libéria, est en ce moment à Paris, où il est venu pour entretenir le gouvernement français de la question des frontières du nord libérien qui touche notre colonie de la Guinée méridionale.

M. Barclay est né aux Antilles. Il est venu, à l'âge de treize ans, au Libéria, où il fut successivement commis de factorerie, avocat, député et ministre des Finances. Il est président depuis 1903. C'est un esprit large, ouvert aux idées de progrès, qui se heurte, toutefois, à l'entêtement routinier de ses mandants.

Ces derniers ont, depuis longtemps, perdu

le goût du travail. A part quelques-uns, qui exploitent d'anciennes plantations de café, ou qui possèdent, par héritage, une certaine aisance, le plus grand nombre occupe des fonctions publiques et vit sur le budget.

Les Libériens, dont le nombre est, à l'heure actuelle, réduit à 12.000 environ, sont éduqués par des professeurs et des pasteurs américains des divers cultes réformés. On leur enseigne la haine de la race blanche, en les pénétrant de l'idée qu'ils arriveront à fonder les Etats-Unis d'Afrique, à l'exemple des Américains du Nord.

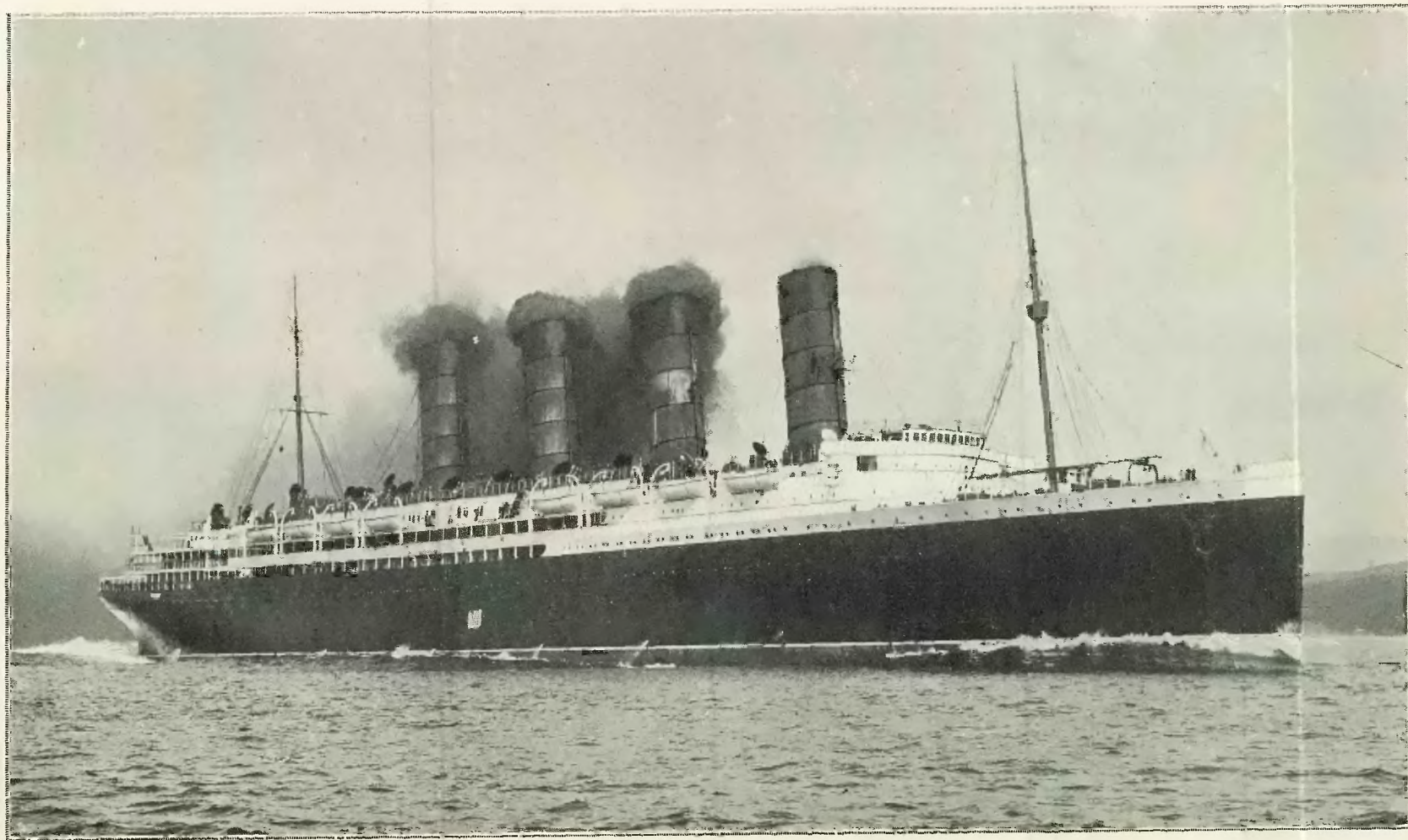
Le pays n'est desservi par aucun chemin ou sentier. Les rues des villages, difficilement praticables, servent de pâquis au bétail, vaches, moutons, pores, etc.

La nation est gouvernée par sept sénateurs, treize députés, à la tête desquels sont placés un chef d'Etat, — M. Barclay, pour l'instant, — un secrétaire d'Etat, ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur, un ministre des Finances, un délégué à la Guerre, un *postmaster general* et un garde des Sceaux M. F. E. R. Johnson, lequel accompagne M. Barclay à Paris, où il est venu déjà en 1904, pour un objet analogue. L'armée libérienne se compose de tous les hommes valides ; elle est peu imposante et tout à fait incapable de défendre, le cas échéant, les frontières que le gouvernement libérien tient tant à délimiter.

G. T.



Le président du Libéria, M. Barclay.

La *Lusitania*, paquebot à turbines de la Compagnie Cunard, qui tente de reprendre à l'Allemagne le record de la traversée de l'Atlantique. — Phot. Colman.



*Quand je regarde la meilleure de mes photographies,
j'admire, non sans inquiétude, combien un homme
qui a l'air de penser ressemble à un homme qui pense.
Sully Prudhomme*

SULLY PRUDHOMME

Phot. Dornac.

Ainsi que nous le rappelons d'autre part, nous avons publié, il y a quelques mois, une photographie du poète Sully Prudhomme à son déclin, tel que l'avaient laissé des souffrances qui lui accordaient peu de trêve, tel que le virent ses amis des derniers jours. L'effigie que nous reproduisons ici fut faite en 1894, au moment où déjà le mal allait le confiner dans le repos, après la publication de son testament poétique, *Réflexions sur l'art des vers*. Il n'est point là dans cette maisonnette de Chatenay, où, malade, il se réfugia plus tard,

pour y chercher, dans la solitude, un peu de calme, pour y souffrir en paix, stoïquement. C'est dans son cabinet de travail, à Paris, qu'il fut photographié, au milieu de ses bibelots préférés, accoudé à sa table devant la statuette, en biscuit, de Pascal, une œuvre d'art qu'il affectionnait beaucoup et qu'il devait emporter dans sa retraite de Chatenay. Le cliché lui plut et il crut ne pouvoir mieux manifester au photographe sa satisfaction qu'en écrivant, au bas de l'épreuve, la phrase jolie, nuancée d'une ironie légère, qu'on y lit.



FUNÉRAILLES DE SOLDAT. — Le cortège du commandant

Photographie Hubert



ovost, tué dans le combat du 3 septembre devant Casablanca.

Reproduction interdite.



Nos morts du 3 septembre : funérailles du commandant Provost et d'un légionnaire.
Le corps du commandant avait été placé sur un chariot d'artillerie. Celui du soldat était porté par ses camarades.

A CASABLANCA

LES OBSÈQUES DU COMMANDANT PROVOST

Une période de calme a suivi le combat du mardi 3 septembre. On a, un moment, même espéré que des négociations allaient s'engager en vue de la soumission des tribus. L'illusion a été de courte durée. Actuellement, autorisé par le gouvernement à exécuter une opération dont il avait soumis le plan, le général Drude s'occupe, au contraire, de préparer une marche en avant. Seulement, le commandant en chef a souffert quelques jours d'une indisposition heureusement passagère. L'action projetée a été retardée de ce fait. Elle est imminente. La violence même du combat du 3 septembre a poussé à l'adoption de cette tactique offensive, reconnue indispensable.

En effet, il est apparu de façon plus évidente encore qu'aux premières nouvelles, quand on a eu le compte rendu circonstancié de la journée, que cet engagement avait été extrêmement sérieux.

Nous avons dit, la semaine dernière, que nous avions perdu, dans cette affaire, deux vaillants officiers, le commandant Provost, de la légion étrangère, et le lieutenant indigène Bénizza. Tous les morts de cette journée ont été ensevelis le lendemain.

Les obsèques du commandant Provost furent célébrées en même temps que celles d'un légionnaire.

A 9 heures du matin, le corps du commandant, déposé depuis la veille sous sa tente, était chargé sur un chariot d'artillerie attelé d'un mulet. Un drapeau tricolore recouvrait le cercueil, sur lequel on avait placé le képi et le dolman du mort. De nombreuses gerbes, des couronnes tressées par les soldats eux-mêmes avec toutes les fleurs qu'ils avaient pu cueillir, précédaient ce char funèbre. En avant de tout le cortège marchait un légionnaire, portant une énorme croix de fleurs et de feuillages. Le bataillon que commandait le défunt formait la garde d'honneur.

On fit halte d'abord à l'ambulance du camp où l'on allait chercher la dépouille du légionnaire que ses camarades portèrent sur leurs épaules.

Le général Drude et l'amiral Philibert, les états-majors et de nombreux officiers de toutes les armes représentées à Casablanca, attendaient là, ainsi que deux franciscains espagnols, qui allaient donner aux deux morts les dernières prières.

L'inhumation eut lieu au cimetière catholique.

A travers la plaine, brûlante déjà malgré l'heure matinale, le cortège funèbre se mit en route. Le général Drude et l'amiral Philibert conduisaient le deuil, suivis de leurs états-majors et du chef du contingent espagnol, le commandant Santa-Ollala. Toute la colonie française présente à Casablanca, les journalistes, les commerçants, suivirent le convoi.

Au son des clairons, au roulement des tambours, les deux bières furent descendues en terre. Le général Drude prit la parole, et, dans une brève et martiale allocution, exprima l'espoir que tout le sang déjà versé n'aura pas été répandu en vain et que la patrie vouera à ceux qui sont morts pour elle la reconnaissance qui leur est due. Puis la double fosse fut comblée et l'on s'en revint vers le camp.



L'inhumation au cimetière catholique : après les dernières prières, dites par deux prêtres espagnols, le général Drude parle, au bord de la tombe.

Photographies Hubert Jacques. — Reproduction interdite.